

Un petit nain qui se déplace

Paris Journal 13 Mai '23
A propos d'une "faute de syntaxe"

par Henri BÉRAUD

Le dernier numéro de *Paris-Journal* contenait une lettre d'un M. Reynaud, de Lyon, grammairien, gidard et redresseur de torts.

Cette lettre, je vous demande la permission d'en rappeler les termes :

« M. Béraud, styliste et puriste, poursuivant chez M. Gide les barbarismes, solecismes, etc., devrait prendre garde de ne pas (sic) écrire comme il le fait dans les *Nouvelles Littéraires* du 31 mars : « N'est-il pas bouffon que ces saints-du-dernier-jour eussent pu croire. » « Eussent ? » Faire suivre un indicatif présent d'un plus-que-parfait du subjonctif ? Nous démons à un pour-hasseur de solecismes le droit d'en commettre un aussi flagrant... »

A cela, *Paris-Journal* répond, avec une sympathique allégresse, que Béraud est innocent de cette faute contre la syntaxe, que le texte incriminé n'est point un article mais une interview, que le coupable n'est autre que le reporter ; et qu'il convient de réfléchir avant de parler.

Sur ce dernier point, je pense comme *Paris-Journal* et je le ferais voir tout à l'heure. Pour le reste, je me vois dans l'obligation de le démentir. La phrase est de moi, et c'est une de celles que l'auteur de l'article, M. Frédéric Lefèvre, a bien voulu prendre sous ma dictée. Je la revendique et je me présente au tribunal gallimardaux la tête haute, sans complice et sans défauts.

La phrase est de moi. Elle le sera davantage lorsque je l'aurai complétée ; j'avais écrit : « N'est-il pas bouffon que ces saints du dernier jour eussent pu croire qu'il suffisait de promener leurs longues figures, leurs bibies, etc. Il y a une nuance, un rien, une vapeur... M. Reynaud sait faire obéir les textes, avec une grande autorité. C'est même la seule autorité que je lui reconnaisse dans une controverse de cette nature. Il va savoir que l'admiration de Gide engendre le malheur et qu'à fréquenter les mauvais écrivains on oublie les leçons du collège. Au surplus, je ne sais si M. Reynaud n'est pas le « gône Reynaud » comme on dit chez nous, et s'il n'use pas, dans le temps présent, une culotte de bon drap cuir, sur les bancs du lycée Ampère. Si cela est, il met son proviseur dans un mauvais cas ; car le proviseur du lycée de Lyon qui fait conduire les élèves aux conférences de M. Jules Romains agirait plus sagement en surveillant leurs études. Et, quant à moi, je ne puis, à mon âge, discuter de ces choses avec un cancre qui, au lieu d'écouter les professeurs, grave des *Vire Gile!* et des *Vire Farigoule!* dans le bois des tables, avec la pointe de son couteau... »

Tout-fois la question s'élève au-dessus de ce fument polache et concerne suffisamment les lettres pour qu'il soit utile de s'expliquer. On professe quelquefois sur cette question du subjonctif des idées assez élémentaires. La règle de l'accord des temps n'a jamais été ce que croient les petits pédants et les gendarmes. Ce n'est qu'une règle de « faits généraux » et qui comporte d'innombrables exceptions.

Ainsi, les lettres savent que si la phrase renferme une expression conditionnelle, on met le verbe de la proposition subordonnée à l'imparfait ou au plus-que-parfait du subjonctif. Exemple : « Je ne pense pas que cette règle eût suffi sans votre intervention. » Cela est de règle.

Au surplus, il y a ce que l'on nomme « faits particuliers » : « Pour arriver à une énonciation de la pensée, il est quelquefois impossible d'établir une concordance rigoureuse entre les temps ; aussi les écrivains emploient-ils souvent le second verbe au temps qui répond le mieux à leur pensée, abstraction faite du rapport qu'il peut avoir avec le premier verbe. » (Poilevin.) Il résulte de cela qu'en un grand nombre de cas l'accord est plutôt syllephtique que grammatical. Voici deux exemples :

« Il y a plus de quarante ans que je dis de la prose sans que j'en suse rien. » (Molière.)

« On craint qu'il n'essuyât les larmes de sa mère. » (Racine.)

Voilà la règle et voilà l'usage. Je les expose non par désir de briller, mais pour rendre service

à certains censeurs, à la mie-de-pain. Pour cela uniquement. Car la phrase incriminée, telle que l'écrivit sous ma dictée mon confrère et ami Frédéric Lefèvre ne relève en aucune manière de ces cas particuliers. C'est une phrase parfaitement régulière dans son entier ; il suffit pour s'en rendre compte de la reprendre en faisant emploi de l'inversion : « Que ces saints du dernier jour eussent pu croire qu'il suffisait de se promener... n'est-ce pas bouffon ?... »

Ce qui ressort de ce débat, c'est précisément ce que je ne cesse de proclamer, à savoir que les snobs chers à M. Gide se recrutent parmi les groupes les plus ignares d'un pays qui ne sait plus sa langue.

On peut, il est vrai, supposer que M. Reynaud, loin d'être un petit nain, est un vieux renard. Qui sait ? Alors cela deviendrait plus grave, et pour lui et pour la cause qu'il défend. En effet, s'il ne s'agit pas d'un gamin, nous sommes en présence d'un monsieur qui, sciemment, tronque et déforme une phrase, l'isole de son contexte et commet sa mauvaise action en se disant que la rédaction de *Paris-Journal* (faute de pouvoir se référer au texte original) peut se laisser tromper. C'est ainsi que, d'ailleurs, les choses se sont passées. Voilà la vérité rétablie, et doublement puisque, je le répète, M. Frédéric Lefèvre est sans responsabilité en ce qui concerne cette partie de son article.

Tout cela ne changera rien au sort d'une campagne qui commence à porter ses fruits et où je trouve à chaque jour, de nouveaux encouragements. Tout cela n'empêche que M. Gide et ses amis pourraient, ainsi que je l'ai dit, au grand scandale de la chapelle et du Temple, apprendre la grammaire chez les écoliers, les reporters et les vandevillistes. J'en administrerai d'autres preuves lorsque je publierai l'article fantôme qui fait l'effroi et provoque la colère de tant de petits cuistres, admirateurs de cuistres, à jamais encuistrillés et qui ne se décustrilleront qu'aux flammes de l'enfer, où le démon des ténèbres grammaticales les cuira éternellement, sur un feu de pennis.

Henri Béraud.

Paris Journal 13 Mai '23 Petite Revue critique de la Presse

Les attaques d'Henri Béraud contre la N. R. F. font quelque bruit dans la presse. Signalons les articles de Paul Souday (*Temps*), Vandérem (*Figaro*), Robert Salomon (*Ere Nouvelle*), Orion-Marsan (*Action Française*), et ce mot du courriériste de l'*Echo de Paris* : « C'est la guerre de l'obèse contre la porte étroite. »

Sous ce titre un peu sibyllin : *Analysé et Typification*, Léon Daudet parle d'André Gide, Marcel Proust, P. J. Toulet et Paul Valéry. Il écrit à l'adresse d'Henri Béraud : « A ceux qui insinuent, mécontents, qu'un tel jugement m'est dicté par le désir de plaire aux jeunes et par le snobisme de la cinquantaine, je répondrai en riant que je me suis toujours fiché, en littérature comme en politique, de plaire ou de déplaire à quiconque. »